

L'HOMME QUI A PERDU SON

plastique
S O U L E T T E
H A N S A R P

plastique
M A R C E L D U C H A M P
P A U L E L U A R D

plastique
M A X E R N S T
G E O R G E S H U G N E T

plastique
H E N R I P A S T O U R E A U
G I S E L E P R A S S I N O S

SOMMAIRE

L'homme qui a perdu son squelette.

Roman par :

Hans Arp
Marcel Duchamp
Paul Eluard
Max Ernst
Georges Hugnet
Henri Pastoureau
Gisèle Prassinou

Poèmes :

Raoul Hausmann Three little pinetrees.
Kandinsky Salongespräch.
 Testimonium paupertatis.
 Weiss-Horn.
Hans Arp à fleur des fleurs.
 les saisons leurs astérisques et leurs pions.
Kurt Schwitters Kleines Gedicht für grosse Stotterer.
 Die Liebe.
Georges Hugnet L'oiseau porte des gants.

Informations.

Peintures, collages et dessins par :

Kandinsky
Ernst Schwitters
Raoul Hausmann
J. H. Levesque
W. Bjerke-Petersen
Hans Arp
Kurt Schwitters



KANDINSKY

FORMES CAPRICIEUSES 1937

W/A-61

L'HOMME QUI A PERDU SON SQUELETTE

Roman par

HANS ARP, MARCEL DUCHAMP, PAUL ELUARD, MAX ERNST, GEORGES HUGNET,
HENRI PASTOUREAU, GISELE PRASSINOS, etc...

PREMIER CHAPITRE

DANS LA CAMPAGNE

Il le cherchait jour et nuit. Il n'aimait pas, en promenant la main sur son corps, à rencontrer cette mollesse inquiétante, cette chair sans volonté, qui faute d'appui, commençait à se couvrir d'une espèce de grillage solide, mais trop encombrant.

Il pensait en lui-même que celui qu'il cherchait ne pouvait avoir que son propre caractère, et qu'il n'aimait que les lieux propres, riants et fleuris. C'était donc à la campagne ou dans les jardins de banlieue, qu'il lui fallait diriger ses recherches.

Les jambes de l'homme finissaient à peine de se grillager quand il se mit en route. Il ne put prolonger son séjour à Nancy, à cause d'un syndicat de dentistes qui s'y était installé avec la permission achetée de fouiller les cimetières.

Puis il eut l'idée d'aller à Bourges. Son sac à friandises sur le dos, il s'y rendit à travers champs, détruisant les buissons à coups de hache, ou bien versant sur la racine des arbres un liquide spécial qui les faisait mourir à ses pieds en livrant tous leurs secrets.

Il découvrit sur une feuille l'empreinte d'un doigt noir et maigre, ainsi que la vague esquisse d'un V majuscule. Alors l'espérance lui revint et il partit pour Vanves, sans oublier la pièce à conviction qu'il glissa dans son sac à friandises. Arrivé à un carrefour, comme il hésitait à choisir son chemin, un groupe d'enfants s'avança vers lui. Ils avaient des colliers de petits pois secs et des chapeaux de papier qui leur cachaient les yeux. L'un d'eux était très grand. Il tenait à la main un petit escabeau noir sur lequel un enfant beaucoup plus petit que lui s'était endormi. A travers le papier rose de son chapeau, on apercevait une petite lampe ronde et immobile. Il s'avança vers l'homme avec raideur, et lentement étendit sa main tremblante vers le côté droit du carrefour. L'homme remercia et prit le chemin indiqué. Un petit rire perçant, qui semblait être celui du grand enfant, le suivit pendant plusieurs mètres, puis s'éteignit doucement.

Le grillage s'épaississait ; la taille de l'homme s'encerclait d'une mince feuille de métal qui s'oxydait à la moindre pluie. L'hiver venait ; l'homme décida de rentrer à Paris.

DEUXIÈME CHAPITRE

L'ARBRE OU LA VIE

Le vent lui apportait perpétuel un bruit d'osselets. C'étaient les signes du gel noir et il pensait à son squelette perdu, à son squelette ciselé par l'hiver de minuscules fougères inhumaines.

Chemin faisant, il interrogeait voyageurs et passants. Mais, nonchalants ou pressés, ceux-ci ne lui répondaient point, ne levaient pas même les yeux sur lui. Il sut alors qu'il était invisible.

La nuit, il sentait en lui un travail insolite. « Est-ce toi ? » murmurait-il. Ses poignets se durcissaient, ses veines s'écaillaient.

Au matin, après une marche ininterrompue, il porta la main à son front velouté de mousse et humide de rosée. Il vérifia ensuite ses épaules : des feuilles en préservaient la mollesse intérieure. Il sut alors qu'il était un arbre.

Parvenu à la Porte Maillot, il jugea que ses pieds se faisaient de plus en plus pesants et qu'ils traînaient un peu. Il neigeait. Il s'examina dans la glace d'un marchand de vins et constata qu'il avait le corps pris dans une gaine de fer retenue à la taille et aux épaules par des cercles. Il sut alors qu'il était un arbre des villes et cela le réjouit presque. A chacun de ses pieds se trouvait fixée une moitié de grille d'arbre et il partit dans la neige comme sur des raquettes.

Il descendait les grands boulevards déserts, agitant régulièrement le doux rythme de ses verdure. Il glissa les mains, deux feuilles magnifiques par leur dentelure, dans des poches d'écorce doublées de lichen et se surprit à chanter un air séduisant et incompréhensible, mi forêt, mi-oiseau.

Comme il s'était arrêté sur le bord d'un trottoir, il vit venir à lui un tombereau accompagné d'ouvriers qui commencèrent à étoiler puis à briser le macadam autour de lui. Il s'éloigna en s'excusant et les jardiniers ne parurent pas aussi étonnés qu'il aurait pu l'espérer.

La matinée avançait, c'était l'heure de l'apéritif. Les badauds le détaillaient avec une immense curiosité, mais toutefois sans stupéfaction. Les femmes lui souriaient même comme elles sourient lorsqu'en vantant l'extrême

finesse de leurs chaussures on caresse l'extrême finesse de leurs chevilles. Il apprit alors que, loin de bouleverser les gens, le fait qu'il fût un arbre couvert de feuilles rutilantes en plein hiver et que son tronc éclatât d'un beau vert sombre malgré la neige, le rendait sympathique.

Cependant, rue Godot de Mauroy, les élégantes filles qui mettent en valeur leurs cuisses aux portes des hôtels, le méprisèrent ; et cela le navra. « Voilà bien le monde, conclut-il. Les unes s'étonnent à peine de ma vue et je gage que chacune sous peu voudra avoir son arbre, tandis que celles-ci me fuient à qui tous les malheurs devraient être sensibles ».

Et malgré tout cela il resplendissait par cette matinée de neige fondue. Il frémissait de tous ses grands rameaux lourds de feuilles qui bientôt se peuplèrent de tous les oiseaux de l'hiver. Ses verdure bourgeonnaient à vue d'œil et lorsqu'il se reposa sur le grand escalier de l'Opéra, les racines épanouies dans le velours, les bras négligemment appuyés sur des femmes de bronze, ce fut une apothéose.

Il se félicitait presque d'avoir perdu son squelette. « A-t-on jamais pu concevoir une forêt de squelettes ? » s'interrogeait-il. Et il sut alors que les arbres eux aussi ont soif.

C'est à cet instant qu'il choisit un bar et qu'il y lia connaissance avec Isabeau de Bavière et ses amies. Jeunes filles du monde ou écuycères, éducation anglaise ou éducation religieuse, veuves ou chanteuses légères, photographes ou excentriques, tout cet éventail de rires, de rimmel, de parfums, de 200 fin et de velours, s'accrochait aux branches, califourchonnait dans les frondaisons. Les oiseaux nichaient dans les escarpins vernis. Les seins folloiaient dans les mousses. Le hanneton fleurait le musc et le satin chaud.

Solennellement, on lui accrocha un état civil comme cela se pratique dans les pépinières. Au verso d'une carte de visite, Isabeau avait tracé, de sa charmante écriture enfantine, le nom du nouvel arbre : Erable Enchanté.

Erable buvait comme seul un arbre sait boire. Et soucieux des réalités, le barman lui décernait parfois un immense jet de siphon dans le fouillis de ses racines.

Blottie dans les bras d'Erable, la bouche près des jeunes pousses de l'oreille, Isabeau racontait des histoires à perte de mémoire. Soudain Erable sursauta.

« Raconte encore », demandait-il en enveloppant Isabeau de toute l'attention de ses arceaux.

« C'est alors qu'en tirant les doubles rideaux, je découvris le squelette... » répéta-t-elle, pâle comme la nuit.

AUTANT EN EMPORTE LA MORT

« ...Il me salua. Puis il alla s'asseoir sur un tapis, au centre de la chambre. Frappée d'horreur, je ne songeais pas à voiler le zéphir de mes charmes matinaux, et il arriva ce qui devait arriver. Le squelette fit le beau, prit des poses avantageuses. L'ombre, dans ses orbites, roula doucement. Par quels prestiges parvint-il à soupirer, à sourire, par quels prestiges parvint-il à parler : » Quel est donc l'imprudent qui a cueilli les roses de mon jardin ? Et qui a fait plus encore, en effeuillant ce cœur qui m'enveloppait d'or ? Que de peines n'ai-je pas prises pour échapper, tout bourdonnant d'abeilles agonisantes, à l'hiver qui me dépouillait ? Je n'ai gardé aucun espoir de vivre comme j'avais vécu. Le ciel trompeur a dérangé mon jeu, a jeté contre moi le dé du désespoir. Où irai-je, et à qui me plaindrai-je ? Visiblement, belle dame, vous n'êtes bonne à entendre que les plaintes de l'amour et je n'ai pas une goutte de sang à mêler au vôtre. Éclair de l'orage du plaisir, ton bras est-il capable de se tendre vers moi ? Quelle moisson feras-tu parmi mes champs de cendres ? Déjà pourtant, ton odeur suave pénètre le monde en gésine où je végète. Tu es excellente. » A ces paroles, je fus saisie d'un grand frisson. Droite et nue, les bras tendus vers l'absurde Brisant, je m'écriai : « Je sais ». Tout alors s'obscurcit, la chambre et le squelette furent comme deux et un, et je m'évanouis.

Quand je revins à moi, le soir envahissait la chambre. Seules les lueurs de quelque incendie venaient lécher les murs. Je gisais sur le tapis, à la place même où quelques instants avant, le squelette s'était assis. Je me vêtis et, malgré mon épouvantable lassitude, je descendis dans la rue.

Le long des boutiques à peine éclairées, mais regorgeant de marchandises, des femmes erraient. Je fus surprise de voir que leur élégance, leur richesse apparente diminuaient avec leur âge. Les vieilles étaient parées comme des chasses, les plus jeunes étaient maigres, sales et en haillons. Timidement, j'abordai l'une d'elle. Je lui demandais si je pouvais l'aider. Elle ricana stupidement et murmura, en bégayant de basses injures. Ses bas tombaient sur des chaussures d'homme sans lacets, un corsage troué laissait apparaître ses tendres seins bruns et marbrés de rose. Ses yeux avaient l'éclat de la boue par temps de pluie.

D'autres filles, qui se traînaient en geignant, le visage tuméfiée par le froid et la misère, les mains ignobles, grelottaient dans de vieux habits mili-

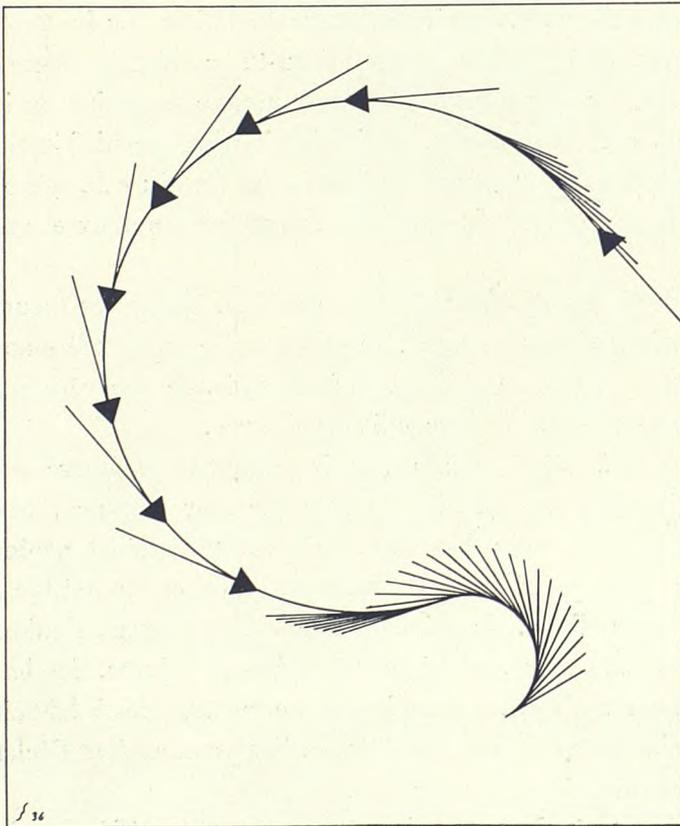
taires. Elles s'effaçaient honteuses, pour laisser le haut du pavé aux innombrables vieilles glorieuses, divinement maquillées, engoncées dans la soie et la fourrure, étincelantes de bijoux : bagues, chaînes, colliers, bracelets, pendant d'oreilles, croix, diadèmes, une ronde d'honneurs. Même au fond de leurs rides, on aurait trouvé des diamants. Leur mise hautaine, leurs regards arrogants et durs m'empêchèrent de leur parler.

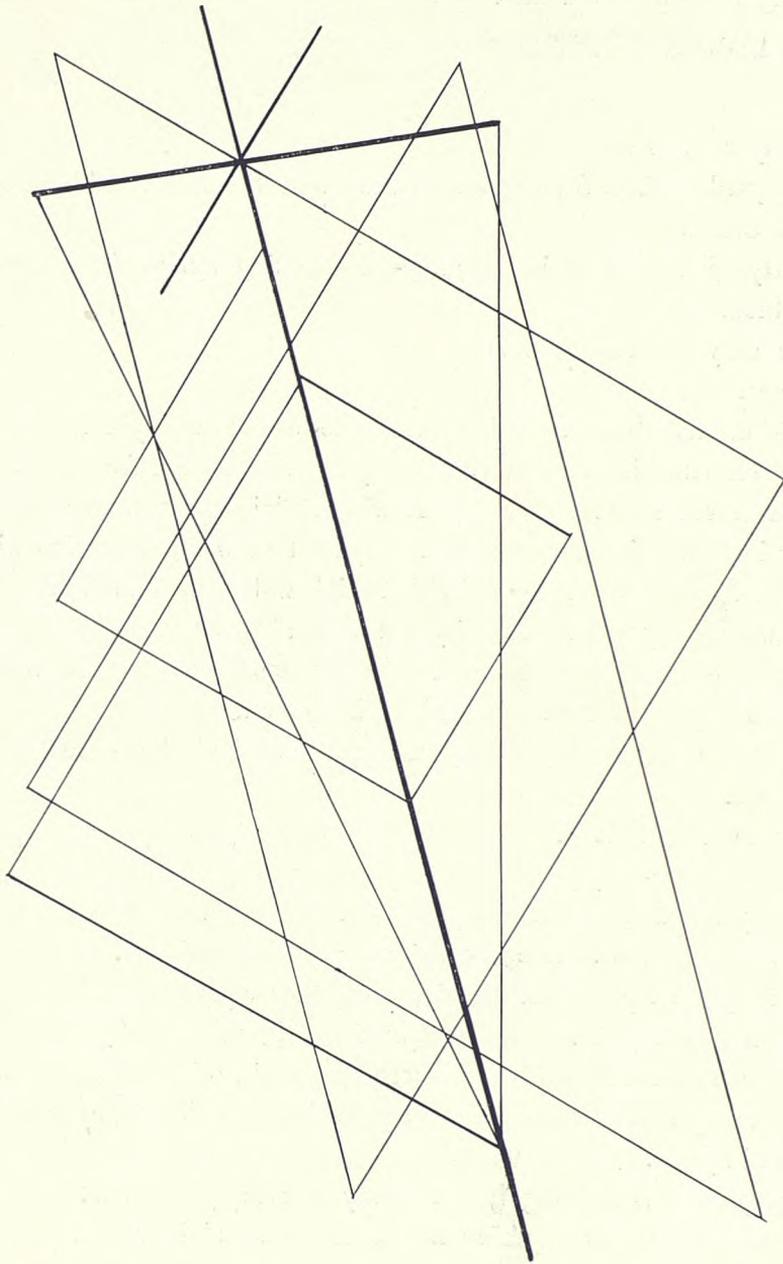
Au loin, retentissait le roulement ininterrompu du canon, des fusillades. Et je savais qu'il n'y avait plus d'union véritable entre l'homme et la femme. Le délassement du guerrier est funèbre. »

Isabeaut se tut, loucha légèrement, rit aux anges. Un autre rêve l'affleurerait.

Mais Erable, un aigle dans la tête, frémit d'ailes : « Je suis donc, dit-il, délivré de ma mort. Mon squelette a trouvé mieux que moi. Il ne viendra plus se nicher dans mes branches. »

(A suivre.)





RAOUL HAUSMANN

1921

RAOUL HAUSMANN

re-wording : T. W. SCHLICHTKRULL

THREE LITTLE PINETREES

The courtyard was square.

The courtyard looked from West to East and the courtyard looked from North to South.

The courtyard was dark in morning-and evening hours, for no sunshine entered then.

Sunshine only entered at noon.

In summer.

In winter no noontime sunshine ever entered the courtyard.

No noontime sunshine entered the courtyard, that looked from West to East and from North to South, though it was a plain quadrangular one.

No noontime sunshine entered the courtyard that was surrounded with high walls from its four, and no more, sides. High walls surrounded the courtyard as they would any other real city courtyard.

These walls — but let us cling to the courtyard, not to the walls.

One cannot cling to walls; indeed, nobody can.

Besides, these walls looked as though they had been made by the confectioner.

So, they looked, indeed.

This courtyard, as said before, that looked from West to East and from North to South, was square throughout and throughin.

It was a square square, absolutely, altogether square.

A mathematical square. A neat, square quadrangle.

But men cannot stand neat and square and plain things, least of all square squares, neatly and mathematically square quadrangles. They loathe them, they certainly do.

The courtyard was nothing but a neatly square quadrangle.

It did not want to be anything but a neat and plain and square square.

It did not intend to.

One side East bound.

One side West bound.

One side North bound.

One side South bound.

Four sides bound in four directions.
 Bound by the four chief points of the compass.
 East. West. North. South.
 Or, in letters that stand for the terms :

E	W	N	S
E	W	N	S
W	N	S	E
S	N	W	E
S	E	W	N
N	E	W	S
S	E	N	W
newsnewsnewsnews			
E			
eee	eee	eee	eee
new	new	new	new
sew	sew	sew	sew
ses	ses	ses	ses
wew			wew
N	E		W
N	E	W	S
E	W	N	S

Thus sang the courtyard.

The square courtyard. The courtyard square.

But people have no hearing, hear not; do not hear : the square yard had its own square tune. Squaretune. Men could not hear it. People could not. No. People had built the square yard; but they could not hear its squareyardtune. Men cannot hear because, with them, everything enters one ear and goes out the other.

If people could hear, they might be able to see too.

They MIGHT. But men can neither hear nor see.

A square is not a square.

A square is a movement. Motion.

Each motion sounds. Dotheytheydo.

One square motion moves in four tones. Does it not. It do.

Sound sounds, plain and square and sound sounds. Neatly.

A square moves in four sounds.

Sounds may be heard, seen, smelled, tasted, felt.

SENSED.

People cannot hear movement, cannot hear it, cannot see it, cannot smell it, cannot taste it, cannot feel it.

NOR SENSE IT. THEY CANNOT.

Therefore people are called homines sap.

With a thick full full-stop behind.

FULL-STOP.

Next line :

Or educated people. CULTURED PEOPLE.

From the sap with the thick full-stop behind and from the general-education-culture sight, hearing, smell, taste and touch suffer.

And the courtyard also suffered from it.

A great many things and circumstances did and do.

In this instance the courtyard did.

The courtyard, that sang from East to West and moved on from North to South and that was a neatly and absolutely square quadrangle, continually and perpetually moved from

	E	W	N	S	to	W	E	S	N
from	S	W	E	N	to	N	W	S	E
	EWNS					NEWS.			

But poeple cannot bear it, because they cannot bear anything absolute. Cannot bear, cannot stand. Cannot.

For they cannot

UNDERSTAND

and they cannot

COMPREHEND

it.

But why, but how understand and comprehend a courtyard that is a square square and that continually moves on and that sounds absolutely.

Why understand, how comprehend!?

One can hear it, see it, feel it, smell it, sense it, touch it, taste it.

But one cannot understand it nor comprehend it. No.

Understand and comprehend — one can understand and comprehend only comprehensible notions. Notions not motions.

N not M.

Comprehensible notions have been conceived by people.

A courtyard is a square and is in pure, absolute and continuous motion.

Motion not notion. M not N.

Nobody can understand this.

Nobody can comprehend this.

Nobody can lots of things other people can't.

One can only hear it with one's eyes.

One can only see it with one's tongue.

One can only taste it with one's ears.

So and so one can sense it :

W W W W

E

NnnnNnnnN

W E N S

S W E N

S E W N

W E S N

N E W S

Thus sings the square.

That can be seen.

That can be smelled.

Indeed, one tastes it.

I cannot understand it.

I cannot comprehend it.

That is no notion.

That is a perpetual, plain and absolute motion.

A movement in itself.

Das Ding an sich.

Because the courtyard was square.

The courtyard looked from West to East and the courtyard looked from North to South. The courtyard was dark in morning-and evening-hours for no sunshine entered then. Sunshine only entered at noon, because the courtyard was surrounded with high walls from its four (and no more!) sides, as any other genuine city courtyard should be.

The courtyard could not cling to its walls. The walls looked as though they had been made by the confectioner and the courtyard, that was bound from East to West and from North to South, was square throughout and throu-

ghin. It was a mathematically square quadrangle. A genuine mobile and continuous square.

But people cannot stand neatly plain squares, because they can neither hear nor see. They can do nothing but understand and comprehend.

To be able to comprehend the courtyard, acts had to be done in it.
Dustbins these acts are called.

One cannot see them.

Three little pinetrees stand before them.

Three little pinetrees are no courtyard.

Three little pinetrees stand in the courtyard.

Before the dustbins.

These cannot be seen.

One can only see them whenever men come and take them away.

But then the three little pinetrees remain.

Then people think :

Nooooooooohehelllll, nohohelll,
nnnooooohhhoohel, nnnnoooohhelllll,
bbboooooorrrrnnn ist the kingking
of easerahel
nnnnnnooooooooohhhhhhhhheeeeeelllllll
nnnnnoooooohhhhhheeeeeelllll
noel — noel —
born
is
the
(king)
of IHISRAHEL!

That is what people call understand.

That is what men call comprehend.

That is why in the courtyard the dustbins stand behind three little pinetrees
and before the dustbins stand

three little pinetrees.

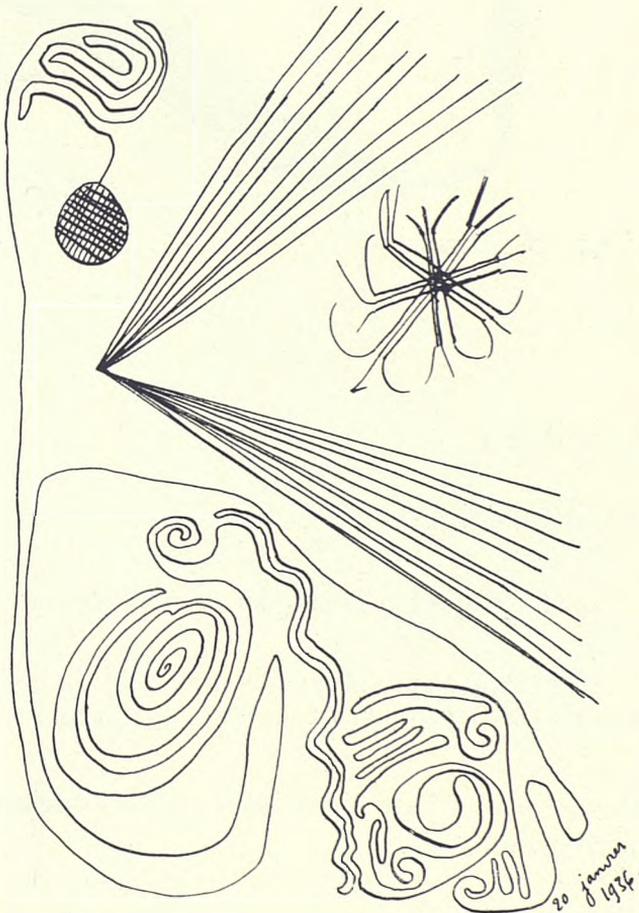
That is why.

Here is how.

NEWS!

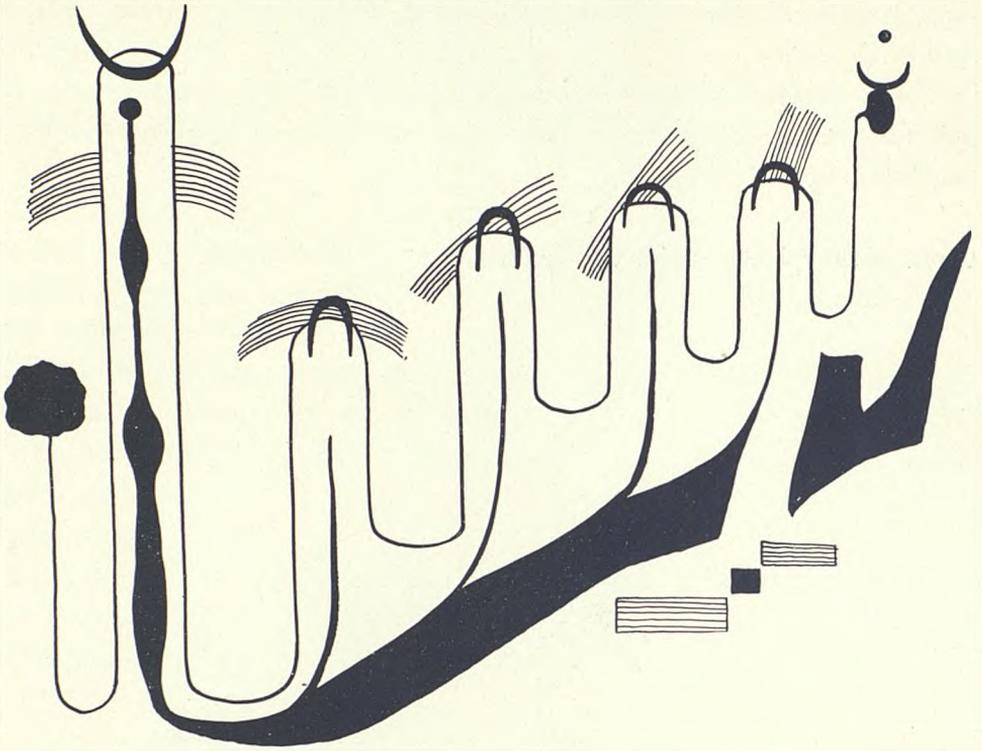
Do YOU hear?
Do YOU see?
Do YOU smell?
Do YOU taste?
Do YOU touch?

Three little pinetrees in the square!



JACQUES-H. LEVESQUE

1936



W. BJERKE-PETERSEN

1936

KANDINSKY

SALONGESPRÄCH

— „Ich kenne einen Mann, der das Obere zum Unteren macht“.

— „Du, mein treuer Mitmensch, sag’ mir ein und (vielleicht) das allerletzte Mal die treue Wahrheit : kennst Du ihn auch“ ?

— „Ich kenne noch einen Mann — den zweiten also — der nie anfängt aufzuhören“ ?

— „Sag’ mir mal, Du wahrhaftiger Mitmensch, soll es denn auch bedeuten, dass dieser zweite Mann nie aufhört anzufangen“ ?

— „Ich kenne noch einen Mann — also den dritten — der so laut schweigt,
dass man sein Reden nicht hört“.

— „Tiefsinniger Mitmensch, ziehst Du lautes Schweigen oder unhörbares
Reden vor“?

Mein treuer, wahrhaftiger Mitmensch, der alle meine Fragen ohne Antwort
liess, sah mir ehrlich in die Augen und fragte mich mit seiner treuen,
wahrhaftigen, tief sinnigen Stimme :

— „Du, mein hinterlistiger, verlogener, flachdenkender Mitmensch, was
magst DU lieber, schwarzes Weiss oder weisses Schwarz“?

Wir lächelten beide.

Etwas verlegen.

Paris, im Juni 1937.

TESTIMONIUM PAUPERTATIS

Gute Klänge.
Langes Schweigen.
Wo bist Du,
Verquickte Kette?

Insofern warst Du in vielen Gruben.
Wo gingst Du hin, langdünner Faden?

Kommen von Euch,
Verquickte Kette,
Langdünner Faden,
Gute Klänge?

Gute Klänge?
Wohl nicht.
Aber langes Schweigen.

Paris, im März 1937.

WEISS-HORN

Ein Kreis ist immer etwas.

Manchmal sogar viel.

Manchmal — selten — zu viel.

Wie ein Nashorn manchmal zu viel ist.

Im kom — pak — ten Violett sitzt er manchmal — der Kreis. Der Kreis der weisse.

Und wird unbedingt kleiner. Noch kleiner.

Das Nashorn beugt das Haupt, Das Horn. Es droht.

Das kom — pak — te Violett sieht böse aus.

Der weisse Kreiss ist klein geworden — ein Pünktchen ein Ameisenaug.
Und flimmert.

Aber nicht lange. Es wächst wieder — das kleine Pünktchen (Ameisenaug).
Es wächst im Wachsen.

Im Wachsen wächst das kleine Pünktchen (Ameisenaug).
Zum weissen Kreis.

Er zuckt ein Mal — das einzige.

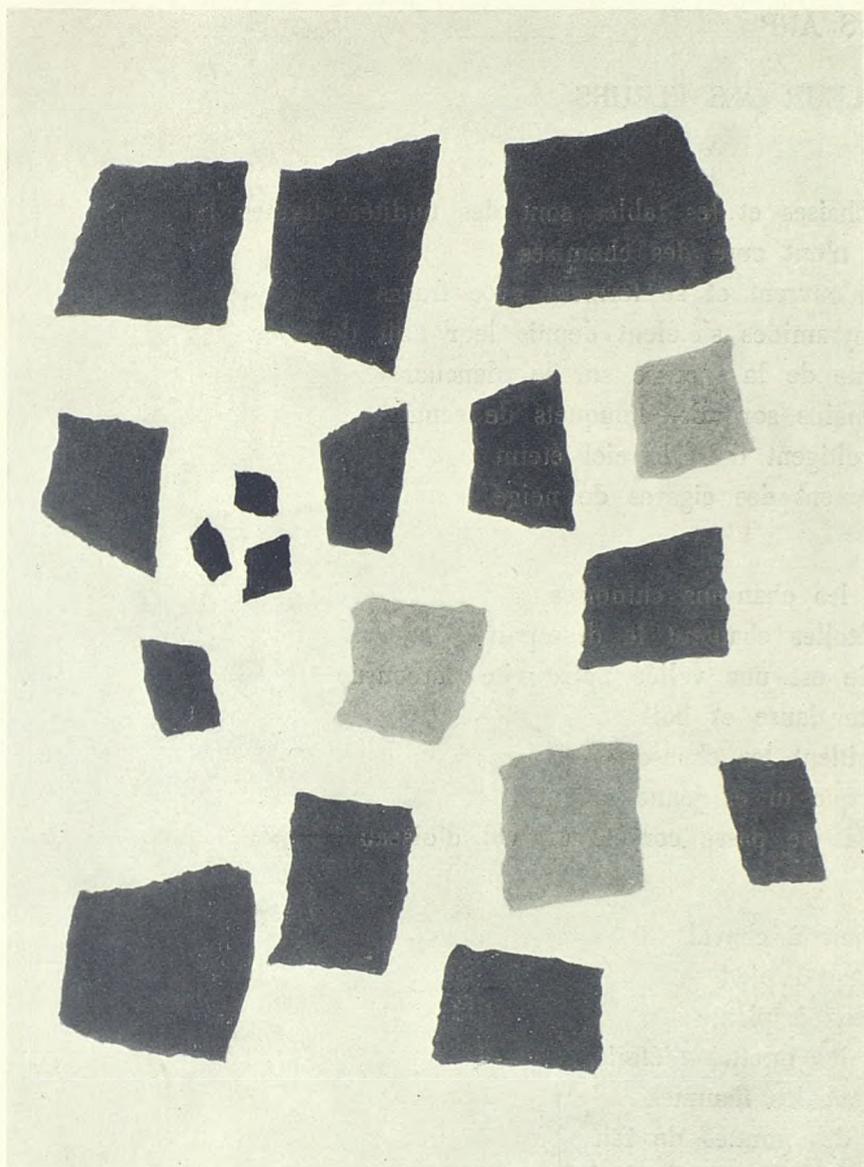
Alles weiss.

Wo ist das kom — pak — te Violett hin?

Und die Ameise?

Und das Nashorn?

Paris, im Mai 1937.



HANS ARP

PAPERS DECHIRES 1936

HANS ARP

A FLEUR DES FLEURS

1

les chaises et les tables sont des nudités divines
elles n'ont cure des chemises
qui s'ouvrent et se ferment avec fracas
les pyramides s'étalent depuis leur nuit de noce
comme de la mousse sur le plancher
les mains sont des bouquets de sang
ils voltigent dans le ciel éteint
et fument des cigares de neige

2

dans les chansons chinoises
les étoiles chantent le désespoir
la vie est une vallée noire vite parcourue
chante danse et boit
conseillent les chansons
tant que tu es jeune
car la vie passe comme un vol d'oiseau

3

la chair à cheval
le sang à pied
la fleur à plante
dans les miettes d'étoile
arrosent les flammes
avec des gouttes de feu
l'écho de plomb fond dans la cornue

4

les têtes des fleurs sont remplies de rubans noirs
sur leurs langues longues on donne des concerts aux couleurs endormies
des concerts comme les vrombissements des hélices de la lune
qui chassent le soleil de miel
je ferme les yeux et j'ouvre les fenêtres
j'ouvre la bouche et ferme la porte
la moisson métallique carillonne dans ma tête

5

les étoiles protestent d'être enfermées dans les médaillons
les épouvantails crachent leurs grains dans leurs larmes
les fleurs déflorent les fleurs
plus tard une rivière arrivera en chantant et en dansant
elle boira son petit doigt
et laissera les portes et les fenêtres du bonheur et du malheur ouvertes
les nuages entreront et attaqueront à brûle-pourpoint les virgules et les points
et les traits d'union rouges entre les hommes et les femmes

6

une goutte d'homme
un rien de femme
tombent dans le jardin d'os
comme l'aubade
dans la fourrure du feu
le vent arrive sur ses quatre plantes
comme le cheval sur ses quatre roues
l'espace a un parfum vertical



HANS ARP

PAPIER DECHIRE 1938

HANS ARP

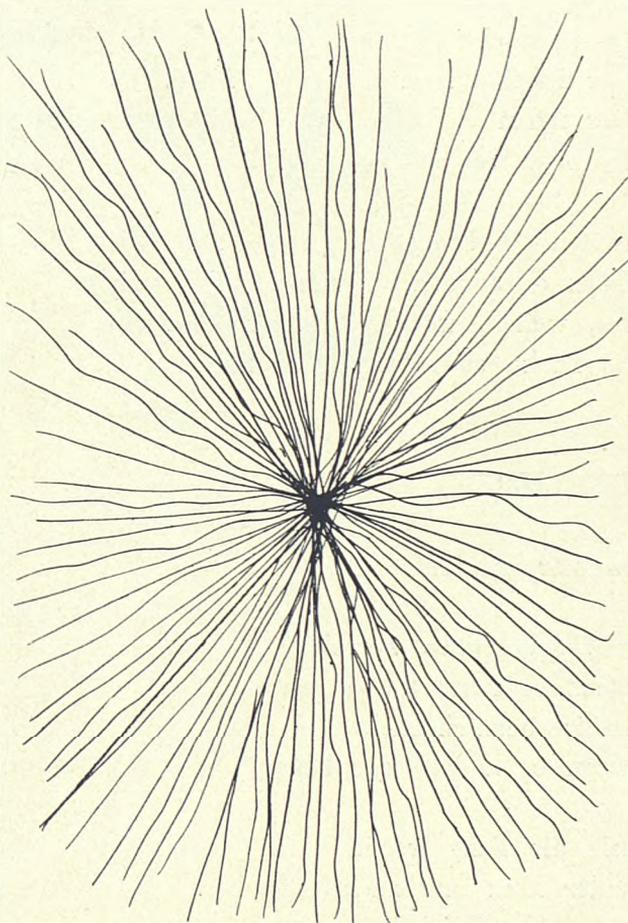
LES SAISONS LEURS ASTÉRISQUES ET LEURS PIONS

tu es bien bleu mon printemps
tu ne t'es pas mal servi
tant pis pour l'été s'il n'y trouve pas son compte
il n'aura qu'à manger les petits yeux de la préhistoire
sous la balance de la justice
remplie à parties égales du feu et de l'eau des justes
ma montre est juste
quelle heure est-il
c'est l'été moins le quart
les perruques vertes sonnent les cloches de plumes
les vases télégraphiques se remplissent
de la chair des vieux fabliaux
les étoiles ouvrent le lacet de leurs corsages
et montrent leurs rosaces lascives
les aiguilles des roses montrent juillet

voilà de nouveau l'hiver qui arrive trop tard
il porte en bandoulière
un homme pâle comme la neige
il a succombé à la suite des étés quotidiens de l'hiver
trop d'étés rendent même le carré rond
tous les lundis il fait hiver
on scie le blanc du noir en deux
et laisse attaquer chaque partie séparément
par une bonne lame
pendant que le maître de céans dort
sur ses racines parfumées
la panoplie qui surgit du café noir
ne le réveille pas
ni la neige qui tombe cette année si tôt
sur les lutrins renfrognés

quand les mailles des seins éclatent
et les jours fixes ouvrent leurs robinets

pour laisser jaillir les flots des feuilles humaines
nous sommes redevenus tout petits
et suivons le cortège des fourmis en deuil
avec des torches dans les mains
et une souris dans la bouche
sous les parapluies en chiffres
la nourriture crucifiée a vaguement la forme de l'automne



KURT SCHWITTERS

KLEINES GEDICHT FÜR GROSSE STOTTERER

Ein Fischge-fisch, ein Fefefefefischgerippe
Lag auf der auf, lag aaaa auf der Klippe,
Wie kam es kam, wie kekekam, wie kam es
Dahin, dahin, dahin?

Das Meer hat Meer, das Mememeer, das hat es
Dahin, dahin, dahingespült.
Da lllllllllllliegt es liegt, da lllliegt, da lllliegt es
Sehr gut, sogar sehr gut.

Da kam ein Fffffisch, ein Fisch, ein Fffffffffffffütt, fffffffischer.
Der frischte fischte frische Fische.
Der nahm es, nahm, der nahm, der nahm es.
Hinweg. Der nahm es weg.

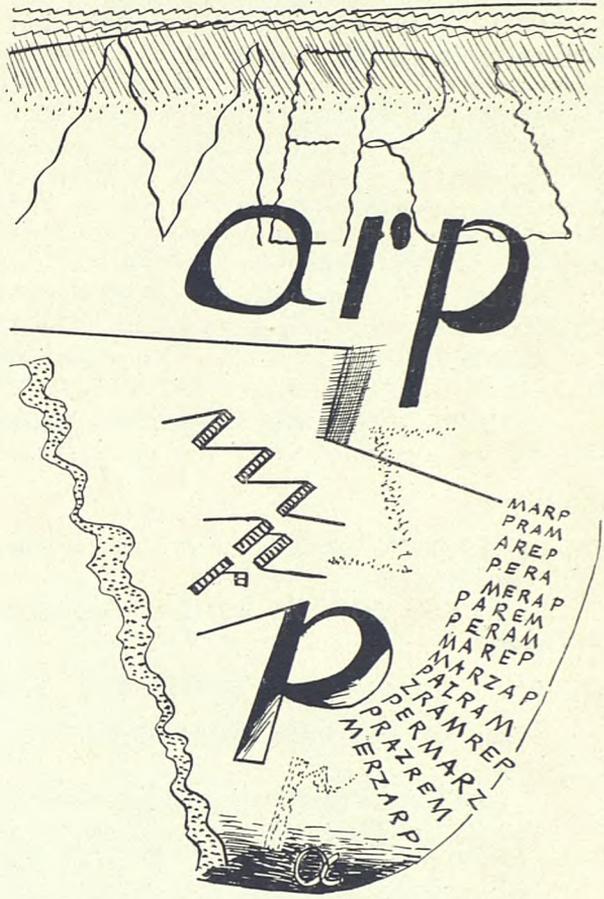
Nun lllllllllllliegt die, liegt, nun lllliegt die Klippe
Ganz oooooooooohne Fffischge, fischgerippe,
Im, weiten, weweweit im Weltenmeere,
So nackt, so fufufurchtbar nackt.

DIE LIEBE

hans arp gewidmet

wie der schnee verweht,
wenn er kommt und geht,
so ist anzuschauen,
wenn er klaunt, der clown.

wie die liebe wacht,
unter kurz und nacht,
so das stelllichein,
wenn im kämmerlein.



KURT SCHWITTERS

1938

GEORGES HUGNET

L'oiseau porte des gants.
 Le diablo noue son corset de gentiane.
 La couleur mauve à des cils.
 Des cheveux prennent feu dans une jarretière.
 Le ciel de lit est le lit de la rivière.
 Le silence du miroir à main devient le silence
 Une voleuse entre les bras.

EXPOSITIONS :

OSLO. — Une exposition d'art constructiviste, néoplastique, abstrait, et surréaliste, organisée par S.H. Taeuber et W. Bjerke-Peterson et accompagnée de conférences de Bjerke-Petersen, a eu lieu à l'Association des Artistes d'OSLO, aux musées de Stavanger et de Bergen (Septembre à Novembre).

LONDRES. — De Juillet à Septembre a eu lieu aux "New Burlington Galleries" une exposition réunissant 250 œuvres de peintres modernes allemands. L'exposition montrait les tendances les plus différentes de l'évolution de l'art allemand, depuis l'impressionisme jusqu'au surréalisme et à la peinture abstraite. Le public anglais montra un vif intérêt pour cette manifestation et l'exposition dut être prolongée.

LONDRES. — Exposition de GUERNICA de Picasso avec 67 études pour la composition, aux "New Burlington Galleries (Octobre).

AMSTERDAM et LA HAYE. — Exposition internationale du surréalisme, préface et conférence de Georges Hugnet (Juin-Septembre).

LONDRES. — La galerie Guggenheim jeune a organisé en collaboration avec Hans Arp une importante exposition de collages et de photo-montages (Novembre).

REVUES :

Le N° 4 du XX^e SIÈCLE contient plusieurs bois originaux gravés par les meilleurs artistes modernes (le 15 Novembre).

Le N° 6 du LONDON BULLETIN est consacré à Picasso, G. de Chirico et H. Jennings.

LIVRES :

Chiang Yee, "CHINESE CALLIGRAPHY". An introduction to its aesthetic and technique.

"A good Chinese character is an artistic thought".

"We do not regard calligraphy as merely, or even priarly an embellishment for other arts. We consider it to be itself the chief of all arts".

"Written words can be formed to liberate visual beauties" (Methuen and Co. Ltd. London).

Paul Eluard "COURS NATUREL" (Ed. du Sagittaire).

Georges Hugnet et Kurt Seligman "UNE ÉCRITURE LISIBLE" (Ed. des chroniques du jour).

Gisèle Prassinos "LA LUTTE DOUBLE", Benjamin Péret "AU PARADIS DES FANTOMES", Alberto Savinio "LES CHANTS DE LA MI-MORT", Leonora Carrington "LA MAISON DE LA PEUR", Giorgio de Chirico "DEUX FRAGMENTS INEDITS", Gisèle Prassinos "UNE BELLE FAMILLE", Hans Arp "SCIURE DE GAMME", Franz Kafka "LA CHEVAUCHÉE DU SEAU" (traduit par Henri Parisot) Collection "Un Divertissement", 140, av. d'Orléans, Paris.

Jean Scutenaire "LE RETARD", Alice Paalen "SABLIER COUCHÉ", Jean Cazaux "BARRIÈRES DU SOIR", Eugène Jolas "VERTICAL" (Troisième série des Feuilles de Sagesse, Librairie Tschann, Paris).

LIVRES A PARAITRE :

André Breton "ANTHOLOGIE DE L'HUMOUR NOIR" (Ed. Denoël).

Hans Arp "L'ÉTOILE ORALE" (Ed. Jeanne Bucher).

Georges Hugnet et H. Bellmer "CEILADES CISELÉES EN BRANCHE" (Ed. Jeanne Bucher).

PLASTIQUE est une revue internationale, consacrée aux œuvres d'avant garde des arts plastiques littéraires. Les textes paraissent en anglais, en français et en allemand.

PLASTIQUE paraît trois fois par an.

Ce numéro est composé par S. H. Taeuber-Arp, avec la collaboration de A. E. Gallatin, G. L. K. Morris et H. Arp.

Les articles paraissent sous la responsabilité de leurs auteurs.

CONDITIONS D'ABONNEMENT :

France	30 frs.
U. S. A.	\$ 1.50
Angleterre	/—7
Suisse	6.50 frs.
Pour les autres pays, l'équivalent de	U. S. \$ 1.50

Les chèques et mandats doivent être établis au nom de Mme ARP, 21, rue des Châtaigniers, Meudon (S. et O.) France.

12.50 Fcs.

PAYS ÉTRANGERS 20 Fcs.